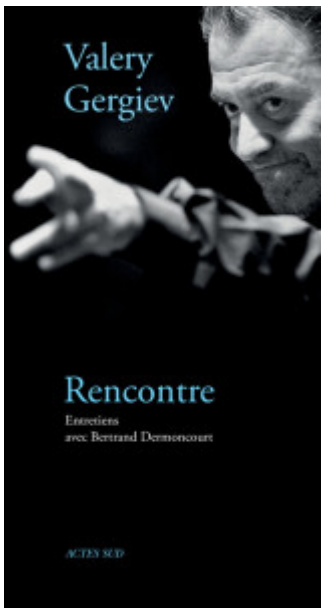
LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD



LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD. On apprend rien de particulièrement nouveau au sujet du chef russe (moscovite pour être précis) le plus actif de la planète, VALERY GERGIEV, dont l'oeuvre principale aura été de redorer le blason de l'ex Kirov devenu Théâtre Mariinksi de Saint-Petersbourg (à partir de 1991), après l'implosion de la Russie soviétique. Les entretiens dont il s'agit réalisés par bribes à partir de 2005, et de façon épisodique, constitue ici une somme assez cohérente qui retrace un parcours, redéfinit une oeuvre musicale et artistique, comme chef et comme bâtisseur surtout. La Rencontre s'étale ainsi que plusieurs années : commencement, apprentissage, le chantier d'une vie (le Mariinski donc)… etc. S'en suit une série de considération sur le répertoire russe dont grâce à sa vigilance reconstructive, le Mariinski est aujourd'hui dépositaire d'une tradition revivifiée : opéras de Moussorgski, de Rimski (le plus difficile à remonter en raison de l'ambition des décors fantastiques ou féeriques…), Tchaikovski, etc… La Russie quasi impériale de Poutine, nouvellement réélu pour 6 ans, a trouvé dans l'édifice Mariinskien de Gergiev, un miroir fidèle par son ampleur, son ambition et sa gloire, ressuscitant de facto et de façon indiscutable l'excellence musicale russe. Ainsi s'affirme la carrure et la volonté indfectible du « tsar » de la musique en Russie, le général Gergiev, qui né en 1953, aura 65 ans, le 2 mai 2018.



Les remarques de Gergiev sur les symphonistes dont Rachmaninov, Tchaikovski, Chostakovitch, Prokofiev… sont les plus passionnantes ; il ne révèle rien d'inédit comme on l'a dit mais reprécise l'acuité d'une pensée concrète, celle de Gergiev l'architecte. Plus anecdotique mais non moins attachantes son soutien aux chanteuses qu'il aura révélées : Olga Borodina et surtout Anna Netrebko, qui en quelques sorte, perpétue ce goût de l'audace et des risques que lui a transmis certainement le maestro. Celui qui s'apprête à diriger en version de concert lors d'une série de concerts qui passent par Paris en mars 2018, Le Ring de Wagner, se dévoile à demi mot, monstre de travail, fort tempérament et conscience musicale pro russe de première valeur. Lecture incontournable pour qui veut comprendre l'itinéraire du colosse Gergiev.

_____

LIRE aussi notre **présentation de Valery Gergiev : Rencontre / Actes Sud.**
http://www.classiquenews.com/livre-annonce-rencontre-avec-valery-gergiev-par-bertrand-dermoncourt-actes-sud/

LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD, beaux ARTS – Parution : Février, 2018 / 11,5 x 21,7 / 224

pages — ISBN 978-2-330-05628-5 — Prix indicatif : 22 €

_____

Daniel Barenboim artiste exclusif DG



CONTRATS EXCLUSIFS. DANIEL BARENBOIM signe un nouveau contrat chez Deutsche Grammophon. La vie d'artiste est une série de péripéties qui exaltent toujours les tempéraments exceptionnels. Le cas du chef et pianiste **DANIEL BARENBOIM** est un exemple durable, lui qui artisan du rapprochement Palestiniens/Israéliens (il a la double nationalité), fervent acteur pour la fraternisation et la pacification des conflits, a réussi ce que beaucoup d'artistes peinent à atteindre — ou feignent d'ignorer sagement, avec une légèreté coupable : la fusion culture et politique. Homme engagé, artiste militant, Daniel Barenboim vient de signer un contrat exclusif avec le prestigieux label jaune, Deutsche Grammophon. Dans un communiqué daté du 16 mars dernier (2018), DG confirme un « *new exclusive contract with Daniel Barenboim* ». Cette signature (survenue en réalité le 8 mars 2018 à Berlin) se déclare tel un « partenariat créatif » qui promet de prochaines réalisations à ne pas manquer.

Il a fondé un orchestre exemplaire composé de jeunes instrumentistes issus des différentes nationalités ailleurs antagonistes, palestiniens, israéliens… le West-Eastern Divan

Orchestra, titre inspiré de Goethe.
En juillet 2001, le chef réussissait pour la première fois à diriger du Wagner en Israel, non sans susciter un scandale retentissant. Expérience guère renouvelée depuis.
En 2006, Daniel Barenboim a reçu le Prix Ernst-von-Siemens, considéré comme le « Nobel de la musique ». En 2007, il est nommé « Messager de la paix » des Nations unies. A BERLIN, le maestro travaille avec la Staatskapelle Berlin, le Staatsoper unter den Linden, le Boulez Ensemble et les membres de la « Barenboim-Said Akademie ».

Deutsche Grammophon et Daniel Barenboim signent un contrat d'exclusivité où la musique est au cœur d'une vision fraternelle et humaniste…

UN PARTENARIAT ETHIQUE DEPUIS BERLIN



La plupart des enregistrements à venir seront d'ailleurs réalisés dans la Boulez Saal, siège berlinois de la **Barenboim-Said Akademie**, – un centre qui favorise la culture de l'échange, du partage, de l'écoute et de la compréhension des autres. Ce positionnement est la clé de toute la démarche politique et artistique du chef, lui pour lequel le conflit israelo-palestinien ne peut se résoudre par les armes, mais bien par la reconnaissance de l'autre et l'écoute. En partage avec cette philosophie concrète où la musique indique clairement d'autres voies d'accomplissement et d'épanouissement pour nos vies humaines et pour le devenir des sociétés humaines, Deutsche Grammophon annonce ainsi 2 cycles d'enregistrements et de productions à venir, chaque série étant centrée sur l'un des aspects de l'activité du Maestro-pianiste : « Barenboim, the Pianist and Conductor / Barenboim the Chamber Music Player / enfin, Barenboim, the Educator and Innovator.

Cette dernière série fera l'objet de réalisations futures purement digitales, sous l'étiquette du propre label de **Daniel Barenboim, PERAL MUSIC**, dont l'actualité et les contenus seront relayés sur Youtube entre autres, complétés par des programmes d'éducation et de sensibilisation destinés à la jeunesse, diffusés à la télévision. La série de 52 feuilletons en dessin-animé, intitulé « Max & Maestro » (bientôt diffusé sur France Télévisions) est destinée à gagner l'adhésion des plus jeunes à la musique classique, à travers les péripéties d'un jeune rappeur, Max, que le Maestro initie peu à peu au monde de l'orchestre et des instruments classiques…

Le compte Youtube de Daniel Barenboim lancé en 2016, totalise aujourd'hui près de 40 000 abonnés, et ses posts en vidéos ont produit près de 1 million de vues

A VENIR. DG annonce pour l'été 2 enregistrements en dur : d'une part, le cycle dédié aux 4 Symphonies de Brahms

(enregistrées avec la Staatskapelle Berlin) ; d'autre part, les 2 quatuors avec piano qui réunissent autour du maestro pianiste, plusieurs jeunes solistes : Michael Barenboim, Kian Soltani and Yulia Deyneka (album annoncé courant juillet 2018).

Et parmi les autres programmes à venir, citons entre autres : le Concerto pour violoncelle de Dvořák (Kian Soltani, soliste /Staatskapelle Berlin), Má Vlast de Smetan (Wiener Philharmoniker)… Déjà des projets sont arrêtés autour du 250è anniversaire BEETHOVEN en 2020, avec Anne-Sophie Mutter (violon) et Yo-Yo Ma (violoncelle).

Outre avoir souligné les valeurs morales et humanistes admirables qui animent son activité d'artiste, le Président de Deutsche Grammophon, Clemens Trautmann, a souligné aussi que Daniel Barenboim est l'un des interprètes les plus anciens parmi le catalogue de la marque jaune : son premier enregistrement chez DG remonte à plus de 45 ans. En signant ce contrat exclusif avec le chef, né en Argentine (Buenos Aires, le 15 novembre 1942), DG fait le choix de la continuité et de l'engagement politique. Donner du sens à la musique, et choisir comme ambassadeur, un pilier de l'activisme musical aujourd'hui, va à contre-courant des coups ponctuels d'un marketing envahissant, amnésique et expéditif, qui lui, ailleurs, ne s'encombre pas de philosophie ni d'éthique, sinon de gros sous. La marque jaune, prestigieux label que classiquenews aime suivre à travers sa riche actualité (lire ci après au bas de cet article), ne pouvait faire meilleur choix en cette année 2018, qui marquera en novembre les 76 ans du chef Barenboim. Longue vie à la musique engagée, militante et soucieuse de transmission aux nouvelles générations.

_____

Déclaration originale du président de DG Deutsche Grammophon : "*Daniel Barenboim has done so much to communicate the highest values of classical music to audiences around the world (…).*

The Maestro made his first recording for the yellow label over forty-five years ago and we are delighted to continue the relationship with this new collaboration, one that reflects his passions as musician, humanist, educator and innovator. We look forward to exploring a wide spectrum of music with one of the greatest and most versatile classical musicians of all time and sharing his art with an equally wide global audience.”

LIRE aussi : notre **critique du livre : « La musique est un tout », Fayard, 2014**.



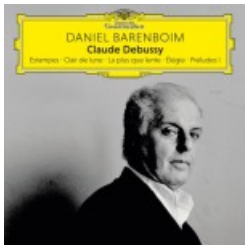
Livres. Daniel Barenboim : La musique est un tout… Voilà un opuscule que beaucoup d’artistes devraient méditer, assimiler, régulièrement consulter et interroger : leur place dans la société, la relation salvatrice de l’art et de l’engagement philosophique, sociétal à défaut d’être politique, y gagnent un manifeste qui vaut témoignage exemplaire. Il n’est pas d’équivalent en France à la personnalité transnationale du chef charismatique Daniel Barenboim aujourd’hui : une telle hauteur de vue, une telle pensée musicale et artistique se font rare et qui dans sa suite défendront les mêmes valeurs ? Humaniste engagé, en particulier au service de la réconciliation des peuples au Moyen Orient, Daniel Barenboim qui a la double nationalité (palestinienne et israélienne) s’exprime ici en textes choisis, déjà connus et publiés, mais rassemblés avec quelques autres plus récents (premier chapitre ” éthique et esthétique ” où l’acte musical est désormais investi d’une exigence morale). **LIRE notre critique complète**

_____

Dernières nouveautés DG Deutsche Grammophon / DANIEL BARENBOIM, le pianiste et le chef d'orchestre, critiquées sur CLASSIQUENEWS :

CD, Debussy : Daniel Barenboim (1 cd Deutsche Grammophon, 1998 / 2017)

BARENBOIM, Daniel., DEBUSSY, Claude., DEUTSCHE GRAMMOPHON légendaires, piano, XXème siècle



CD, Debussy : Daniel Barenboim (1 cd Deutsche Grammophon, 1998 / 2017). L'album regroupe deux séries d'enregistrements. L'une récente, les premières plages (1-6 : Estampes, Suite Bergamasque, La plus que lente, enfin élégie, réalisés à Berlin en octobre 2017), et un cycle ancien datant de l'été 1998 en Espagne : les 12 Préludes (si poétiques) du Livre 1. Entre force et violence, les jeux de carillons de Pagodes (1) qui travaillent la matière suspendue sur l'effet de résonances et d'ondes-, Barenboim rétablit ensuite la magie de Soirée dans Grenade (2), comme le surgissement d'un songe ibérique : balancé, suspendu, enivré,…

CD, compte rendu critique. ELGAR : The Dream of Gerontius / Le songe de Gerontius: Andrew Staples,Daniel Barenboim – 2016 – 1 cd DECCA

BARENBOIM, Daniel., ELGAR, Edward., DECCA classics
inédits, premières, jeunes talents, musique orchestrale, opéra, XXème siècle



CD, compte rendu critique. ELGAR : The Dream of Gerontius / Le songe de Gerontius: Andrew Staples,Daniel Barenboim – 2016 – 1 cd DECCA. Né à Worcester, Edward Elgar (1857-1934), conquête récente de la musicologie moderne, doit à ses Variations Enigma, ses deux symphonies, – également jouées par Barenboim et la Staatskapelle de Berlin (Symphonie n°1, 1908), mais aussi ses deux concertos instrumentaux, pour violon et pour violoncelle, une stature désormais internationale, depuis sa résurrection au début du XXIè. Nul doute que le cycle monographique que lui dédie Daniel Barenboim aujourd'hui, assure au compositeur britannique jugé rien que victorien donc…

_____

Cordes en majesté à ORLEANS

ORLEANS, Orchestre Symphonique : concert les 21 et 22 avril 2018. GRIEG, MOZART, TCHAIKOVSKI : accordez vos violons !…
Le programme des **21 et 22 avril 2018** laisse une place privilégiée aux seules cordes de l'orchestre. Certains ensembles en ont fait une spécialité (Orchestre d'Auvergne) : le défi est ici relevé par les musiciens de l'Orchestre Symphonique d'Orléans : comment totu dire, tout suggérer et colorer la palette sonore, uniquement par les cordes (violons, altos, violoncelles, contrebasses) ?… Elle est dite « dans le style ancien », **la Suite Holberg opus 40 du norvégien Edvard Grieg (1843 – 1907)**, séduit immédiatement par l'originalité de son sujet : Grieg recevant de la ville de Bergen, commande

pour une partition célébrant le génie du philosophe et humoriste danois Ludvig Holgberg dont le bicentenaire était marqué par l'année 1884. D'abord composée pour piano, la Suite est orchestrée par Grieg pour orchestre à cordes en 1885. Grieg aborde le genre de la suite de danses, dans le style des anciens baroques. Prélude (solennel), Sarabande (douce et moelleuse), Gavotte (légère), Musette (facétieuse), Air (d'une concentration religieuse), enfin Rigaudon, d'une vivacité presque percutante et terriblement enjouée (dans l'esprit de ceux de Rameau). Sans innover, Grieg s emontre à la hauteur des défis du genre : son approche néobaroque sait diversifier les prises de paroles instrumentales, varier les formes musicales, et les groupes qui dialoguent et se répondent, enfin manie avec une belle énergie, le relief des contrastes.
L'Orchestre Symphonique d'Orléans aborde ensuite une oeuvre concertant de Mozart. Daté du 20 décembre 1775, le **Concerto pour violon et orchestre, n° 5 en la majeur** marque un point d'accomplissement dans l'évolution artistique et la maturité du jeune Wolfgang. De Munich, le compositeur salzbourgeois tire une expérience nouvelle dont une unité plus grande dans l'architecture de son concerto, une sensibilité plus profonde et directe qui écarte toute démonstration creuse. Trois mouvements : Allegro aperto, Adagio, Rondeau… Se distingue nettement par sa profondeur et sa grande sincérité d'intonation, l'adagio en mi majeur (tonalité chère à Mozart) : qui déploie un onirisme suspendu d'une ineffable tendresse. La partition requiert une intense cohésion entre tous les pupitres et une complicité de chaque instant entre le soliste et l'orchestre.

Enfin, un tout autre défi est lancé par **la Sérénade de Tchaikovski** : la partition a été créée lors d'un concert privé au Conservatoire de Moscou, le 21 novembre 1880. Symphonie ou quintette pour cordes ? Tchaïkovsky choisit finalement l'orchestre à cordes : il y entend démontrer l'expressivité et les couleurs dont sont capables les seules cordes. L'auteur voit grand : non pas un format chambriste mais une ampleur

orchestrale ; voilà pourquoi il demande un nombre important de cordes. Comme Grieg, Tchaikovski regarde vers le XVIIIè, plus tardivement encore que son confrère nordique, plutôt vers les Viennois du XVIIIè néoclassique. 4 mouvements ou 4 épisodes très caractérisés se succèdent : Pezzo in forma di sonatina (dans l'esprit d'une ouverture solennelle, – lullyste-, à la française ; valse (l'une des plus élégantes et suaves de Piotr Illiytch) ; Elégie : d'une retenue quasi sacrée qui verse ensuite en jubilation dansante ; enfin, Final-Tema russo : deux thèmes s'exaltent, issus du catalogue Balakirev ; l'un syncopé, l'autre jubilatoire et conquérant d'une irrépressible énergie. Preuve derechef qu'en traitant le passé, l'inspiration des auteurs romantiques s'en trouve décuplée.

Programme

EDWARD GRIEG
Holberg Suite op.40

WOLFGANG AMADEUS MOZART
Concerto pour violon et orchestre
n°.5, K.219, en la majeur

PYOTR ILYICH TCHAÏKOVSKY
Sérénade, en do majeur, op.48
Par l'esprit, c'est l'œuvre d'un classique du XIXe siècle féru de musique baroque et galante, mais qui n'oublie pas pour autant ses origines.

Philippe AÏCHE assure la direction de ce concert et sera

également soliste pour interpréter le Concerto pour violon et orchestre, n°.5, en la majeur de Mozart.
Son expérience de violon solo l'a amené très tôt à s'intéresser à la direction d'orchestre. Il a dirigé de nombreux ensembles qui lui ont permis d'aborder un répertoire très diversifié allant de la petite formation jusqu'à l'orchestre symphonique .

samedi 21 avril – 20:30
dimanche 22 avril – 16:00

SALLE TOUCHARD
THÉÂTRE D'ORLÉANS

CATÉGORIE 1 : 28/24/13€ /
CATÉGORIE 2 : 25/22/13€

INFOS et RESERVATIONS :
http://www.orchestre-orleans.com/concert/accordez-vos-violons/

RÉSERVEZ VOS PLACES
Si vous souhaitez réserver votre ou vos place(s) pour le concert de Noël, la réservation se fait du lundi au vendredi de 14h à 18h par téléphone au 02 38 53 27 13



Compte-rendu, opéra. PARIS, TCE, le 16 mars 2018. HAENDEL : ALCINA. Bartoli. Loy / Haim

Compte-rendu, opéra. PARIS, TCE, le 16 mars 2018. HAENDEL : ALCINA. Bartoli. Loy / Haim. Chaque fois que Cecilia Bartoli entreprend d'explorer une oeuvre ou une partie du répertoire, le succès est d'une certitude quasiment inéluctable. Après des cabotinages de Norma à West Side Story, la diva Romaine entreprend une incursion dans un des rôles emblématiques de l'opéra Handelien: Alcina.

« *Yesterday morning my sister and I went with Mrs. Donellan to Mr. Handel's house to hear the first rehearsal of the new opera Alcina. I think it the best he ever made, but I have thought so of so many, that I will not say positively 'tis the finest, but 'tis so fine I have not words to describe it. Strada has a whole scene of charming recitative – there are a thousand beauties. Whilst Mr. Handel was playing his part, I could not help thinking him a necromancer in the midst of his own enchantments.* »

Mary Granville – Delany

Si bien la magicienne est un leitmotiv de l'imaginaire baroque, la version Handelienne se révèle d'une efficacité sans équivoque. L'intrigue, issue de l'Orlando Furioso de l'Arioste, nous ébauche une magicienne dans son île enchantée, à l'orée de la perte de ses pouvoirs. L'amour des êtres magiques semble dessiner un fond moralisateur ou tant les poètes que les compositeurs demeurent fascinés par l'univers surréel que ces fables contiennent mais mettent en garde contre les affres des enchantements. En d'autres termes, la magie d'Alcina semble être l'infatuation passionnelle des amours sexuées, bien loin de l'idéal quasi platonique de la flamme vertueuse conjugale et procréatrice.

« El Desengaño »



Ce soir, sur la scène des amours fantastiques du Spectre de la rose, Alcina promettait de déployer ses voiles et ses parfums enchanteurs. Surprise totale à la vue du faux rideau de scène au dessin quasi identique de celui du Théâtre Royal de Drottningholm, étrange, l'on se croirait un instant sous les voûtes baroques de l'Opéra Royal de Versailles.

Des l'ouverture, la mise en scène de Christof Loy semble entreprendre une vision baroqueuse de l'ouvrage, heureusement après ça s'arrange. Outre la surenchère de danses à la Francine Lancelot, perruques et décors à la Pizzi, la

baroquerie surannée ne dure qu'un instant. L'idée de confronter les enchantements d'Alcina par les illusions du théâtre baroque aux raideurs des costumes Hugo Boss pour les intervenants du monde réel est vieille comme le théâtre lui-même. La vision de M.Loy manque de recul et retombe dans une superficialité qui semble nuire au rythme et à la puissance de l'œuvre. En effet on se fatigue vite de cette confrontation simpliste et sans originalité. A part le début du 2ème acte qui se déroule dans le coulisses défraîchies du théâtre illusoire peut être une belle idée. Le dédoublement des personnages féeriques est intéressant aussi mais pas très original, Katie Mitchell n'avait réussi que cela dans sa mise en scène « 50 nuances de Grey » de cette même Alcina à Aix. Alors ne parlons pas de la chorégraphie Spice Girls de l'air « Sta nell'Ircana » qui tombe un peu comme une mouche dans la soupe et n'est qu'un gag pour « que Handel soit funny ». Inutile et vulgaire. On se demande si M. Loy a lu le livret et comprend les situations de l'intrigue ou pire, s'il s'en fiche complètement et fait passer sa vision avant tout. Casser les codes, pourquoi pas, mais avec pertinence. En revanche, les vrais moments intéressants par leur intensité se retrouvent à la fin de l'œuvre, le désespoir d'Alcina est traduit dans une simplicité d'une force redoutable. D'ailleurs le trio « Non è amor ne gelosia » demeure un très bel instant de cette mise en scène. Le final avec Alcina muée en monument parce que « les fées ne meurent pas » n'est ni convaincant, ni clairement exprimé, sauf pour les heureux détenteurs du programme de salle.



Côté plateau, Cecilia Bartoli offre une Alcina sans concessions, une incarnation franche et personnelle. On comprend par le parcours semé de belles nuances que Mme Bartoli a saisi l'énergie du personnage. Rien qu'avec le regard elle a réussi à s'approprier cette

magicienne à la lente agonie de ses pouvoirs. Contrairement à ce qu'on aurait pu s'attendre d'une interprète d'un tel calibre, Mme Bartoli s'efface lors des moments clefs derrière le personnage. Le « *Ah mio cor* » est simplement bouleversant. En outre son « *Ombre pallide* » nous émeut au plus profond malgré un tempo trop rapide qui gâte l'univers mystérieux et grave écrit par Händel. Quoi qu'il en soit, Mme Bartoli nous ouvre son coeur avec cette Alcina et la consacre comme une des preuses de l'opéra, digne de figurer à la même place que Norma, Carmen ou Donna Elvira.

Face à cette incandescente interprétation, **le Ruggiero falot et sans personnalité de Philippe Jaroussky n'étonne guère**. On retrouve d'air en air les tics de M. Jaroussky, tout se ressemble et manque de relief. C'est regrettable parce qu'il fait de tous les arie des « Verdi prati » charmants aux couleurs pastel, donc hors propos. D'ailleurs son « Mio bel tesoro » nous fait regretter amèrement une voix plus dramatique et élégiaque telle que celle de Lea Desandre ou de Arleen Auger. Il épouse bien, toutefois, les partis pris de la mise en scène, mais cela demeure anecdotique tout de même.

Dans les rôles féminins, même si l'on regrette que **Julie Fuchs** ne fasse que la figuration d'un rôle qu'elle doit certainement sublimer par sa voix riche et son timbre diamantin, nous retrouvons en fosse la magnifique interprétation d'**Emöke Barath** aux couleurs diaphanes et à l'agilité pure et précise. Bravo à elles deux pour cette incarnation de Morgana à deux énergies complémentaires. Dans le rôle quasi androgyne de Bradamante, le riche alto de **Varduhi Abrahamyan** porte des magnifiques couleurs, un timbre velouté et une belle ornementation malgré toutefois un léger manque de souplesse et de soutien dans les graves.
Le cast masculin n'est pas réjouissant. Le Melisso de **Krzysztof Baczyk** est hiératique mais avec une voix d'un bloc, notamment dans l'incroyable sicilienne « Pensa a chi geme d'amor piagata ». On peine à imaginer cette voix dans une

musique aussi subtile que celle de Händel, mais dans du Mahler ou du Schreker très bien. A l'écoute de l'interprétation de l'Oronte de **Christoph Strehl** on a l'impression d'entendre davantage Mario Cavaradossi qu'un personnage Händelien. On voit que M. Strehl peine dans les vocalises. Le pire vient dans « Un momento di contento ». On comprend que la voix de M. Strehl est saine et belle dans un répertoire plus large, mais on conçoit, à l'entendre, qu'il n'a rien compris à la fragilité de l'édifice musical de Händel.
On ne comprend pas non plus l'absence du personnage d'Oberto, et sa suppression sans argument semble abusive et inexplicable.
Cependant, c'est dans la fosse que les véritables enchantements se sont refugiés. A la tête de son **Concert d'Astrée**, l'excellente **Emmanuelle Haïm** a encore une fois montré sa maîtrise de la musique de Händel par son dynamisme, l'intelligence de ses nuances, la précision de ses intentions. Mme Haïm est sans équivoque la fabuleuse fée de cette production. Tout comme Händel dans le témoignage de Mary Delany, elle égrène les enchantements telle une formidable nécromantienne. Les musiciens du Concert d'Astrée investissent la partition avec une solide cohésion, un sans fin de couleurs et une énergie manifeste. Dans les airs avec des instruments obligés l'on est transporté dans la poésie et la situation de chaque intervention.
Saluons aussi la présence de certains des solistes Français les plus talentueux de leur génération dans les soli de l'ensemble du désenchantement, **Sébastian Monti, Aimery Lefèvre** et **Eugénie Lefebvre** nous offrent une courte phrase mais charmante.
L'on quitte le théâtre des illusions avec ce que les hispanophones appellent le « Desengaño ». Une sorte de désenchantement mélancolique mais aussi fascinant que les pâles ombres qu'Alcina peine à invoquer.

_____

Compte-rendu, opéra. PARIS, TCE, le 16 mars 2018. HAENDEL : ALCINA. Bartoli. Loy / Haim

Georg Friedrich Händel : ALCINA HW 34 (1735)

Alcina – Cecilia Bartoli
Ruggiero – Philippe Jaroussky
Morgana – Julie Fuchs (Emöke Barath)
Bradamante – Varduhi Abrahamyan
Oronte – Christoph Strehl
Melisso – Krzysztof Baczyk

Solistes : Eugénie Lefebvre, Sébastian Monti, Aimery Lefèvre

Le Concert d'Astrée / dir. Emmanuelle Haïm
Mise en scène : Christof Loy
Production Opernhaus Zürich

Ilustrations : © Monika Rittershaus.

Compte-rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 17 mars 2018. Bartok / Poulenc : Le Château de Barbe-Bleue / La Voix Humaine. Metzmacher / Warlikowski



Compte-rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 17 mars 2018. Bartok / Poulenc : Le Château de Barbe-Bleue / La Voix Humaine. Metzmacher / Warlikowski. Le diptyque de Krzysztof Warlikowski mettant en scène Le Château de Barbe-Bleue de Bartok ainsi que le monodrame ou « concerto pour soprano et orchestre » qu'est la Voix Humaine de Francis Poulenc, revient au Palais Garnier après sa création en 2015. Le trio d'interprètes réunit la basse John Relyea, la mezzo-soprano Ekaterina Gubanova et la soprano Barbara Hannigan. L'Orchestre de l'Opéra est dirigé par le chef Ingo Metzmacher pendant presque 2 heures de représentation, sans interruption !

Diptyque limpide et indéchiffrable comme la Vie



Le seul opéra du compositeur hongrois **Belá Bartók (1881 – 1945)** est aussi le premier opéra en langue hongroise dans l'histoire de la musique. Le livret de Béla Balázs est inspiré du conte de Charles Perrault « La Barbe Bleue », paru dans Les Contes de Ma Mère l'Oye, mais aussi de l'Ariane et Barbe-Bleue de Maeterlinck et du théâtre symboliste en général. Ici sont mis en musique Barbe-Bleue et Judith, sa nouvelle épouse, pour une durée approximative d'une heure et quart. Ils viennent d'arriver au Château de Barbe-Bleue et Judith désire ouvrir toutes les portes du bâtiment « pour faire rentrer la lumière », dit-elle. Le duc cède par amour mais contre son gré

; la septième porte reste défendue mais Judith manipule Barbe-Bleue pour qu'il l'ouvre et découvre ainsi ses femmes disparues mais toujours en vie. Elle sera la dernière à rentrer dans cette porte interdite, sans sortie. Riche en strates, l'opéra se prête à plusieurs lectures ; la musique, très dramatique, toujours accompagne, augmente, colore et sublime la prosodie très expressive du chant.

La Voix Humaine est une œuvre courte d'une rare intensité et d'un lyrisme puissant ; c'est également une continuation et un développement de la musique de la peur et du dépouillement des Dialogues des Carmélites du même compositeur. Il s'agît d'une tragédie lyrique en un acte, livret de Jean Cocteau, où une jeune femme (« Elle ») abandonnée par son amant, lui parle très longuement au téléphone jusqu'à la coupure finale.

L'angoisse humaine sur scène, variations sur la solitude

Le spectacle commence avec du Bartok. Mais nous ne saurons pas trop comprendre en première vue le propos. Sur scène sont une sorte de magicien avec son assistante gémissante (accessoirement la soprano dans Poulenc). La mezzo est dans la salle assise au parterre. Le magicien est la basse. L'assistante se retire quand la musique commence. Judith, le rôle interprété par la mezzo **Ekaterina Gubanova**, monte alors sur scène. Nous voici dans **le Château de Barbe-Bleue**. La Gubanova a un timbre velouté et charnu qui sied bien au personnage. Elle pimente son chant expressif avec un excellent

jeu d'actrice. Si elle saisit par le côté inquiet, suspect, agité de son incarnation, son binôme **John Relyea** frappe par une intensité musicale et expressive qui veut se retenir, se contenir, mais qui se déverse immanquablement à la fin de l'opéra… dans le pseudo-duo final. C'est un Barbe-Bleue au physique alléchant et à la voix large, mais nous sommes avant tout impressionnés par la caractérisation, complexe et profonde comme le livret de Bela Balazs et la partition. Une réussite lyrique dont les lumières froides des néons sur le plateau illuminent l'aspect indéchiffrable et mystérieux.



Après quelques surprises plus ou moins attendues pour assurer la « transition » vers **La Voix Humaine de Poulenc**, voilà sur scène à nouveau la soprano canadienne **Barbara Hannigan**, vedette et championne de l'opéra contemporain (remarquons entre autres sa création de l'opéra de Benjamin George, Written on Skin). **La mise en scène de Warlikowski se clarifie dans cette deuxième partie, française**. Il y a un dédoublement de la scène par le biais d'une rétro-vidéo-projection sur scène… de la scène. Le public a donc droit à plusieurs angles et perspectives d'Elle, protagoniste de la Voix. Hanningan réussit un tour de force dramatique dans ce rôle. Si la prosodie de Cocteau/Poulenc semble parfois peu évidente, le tout est d'une véracité dramaturgique saisissante. Nous ne savons pas si elle va mourir après l'appel téléphonique fatidique, mais une chose est claire, il s'agît d'une femme qui se bat seule contre elle même, par le biais du fantôme de l'amour sur lequel elle se reposait. Les cris, les larmes, le sang, sont autant d'objets musicaux vécus comme des éléments expressifs créant une cohérence tout à fait… désolante.

Si les chanteurs se donnent à fond sur le plateau, le diamant est dans la fosse. Ingo Metzmacher dirige un orchestre en

bonne forme et surtout particulièrement équilibré (pas évident avec les orchestrations des opéras représentés). La polytonalité et le chromatisme dans Bartok se traduit par la performance extraordinaire des bois, très nombreux. L'ambiguïté tonale dans Poulenc se traduit en une sensualité et un coloris orchestral maîtrisé, surtout plein de sens. Le personnage principal est au final l'orchestre parisien,… car c'est lui qui tient le fil sur lequel les chanteurs marchent au-dessus du vide, de l'ardente solitude sous-jacente dans ces opéras du XXe siècle. Catharsis probable après consommation ! Spectacle recommandé à nos lecteurs, encore **à l'affiche du Palais Garnier les 21, 25, et 29 mars ainsi que les 4, 7 et 11 avril 2018.**

_____

Compte-rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 17 mars 2018. Bartok / Poulenc : Le Château de Barbe-Bleue / La Voix Humaine. John Relyea, Ekaterina Gubanova, Barbara Hannigan. Orchestre de l'Opéra. Ingo Metzmacher, direction. Krzysztof Warlikowski, conception et mise en scène.

CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY)



CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY). Voilà un programme qui touche d'abord par la finesse de sa musicalité, la recherche d'un son flexible et chaleureux, doué d'une finesse d'intonation, idéalement en adéquation avec son sujet : l'âme juive,… telle qu'elle transparaît et semble se réinventer à chaque séquence, à travers 12 films ici revisités. « *Mémoire et cinéma* » : le titre tient ses promesses. La valeur de la réalisation tient surtout à la complicité évidente entre les deux interprètes, violon et piano, d'une facétieuse entente, pleine d'équilibre et d'imagination dans ***La vie est belle*** entre autres, duo jubilatoire par son sens des rebonds et des répliques… Evidemment aux côtés des deux indémodables ***Yiddish Mame*** et ***Yidl mitn Fidl***, ouvertement inscrits dans la mémoire, ***Le violon sur le toit*** (1971), est ici mosaïque et condensé de tous les visages de la tradition Ashkenaze ; la séquence semble incarner l'essence même du projet de la violoniste

Isabelle Durin. L’agilité inspirée du violon dépasse l’évocation militante : elle atteint une poésie critique qui outre sa séduction mélodique immédiate, se pose la question du sens, de ce qui est dit voire suggérer entre les notes, sous l’articulation souvent brillante mais jamais creuse.

Entre élégance et conscience, Isabelle DURIN, le violon cinématographique



Parmi quelques jalons convaincants d’un parcours aussi personnel qu’intensément défendu et finement habité, distinguons entre autres, la tendresse sacrifiée, – tragédie en filigrane – de ***La Liste de Schindler*** de John Williams (plage 1), en ouverture : d’emblée c’est la lumière de la sonorité du violon, jamais appuyé mais allusif et aérien dans son dernier énoncé, qui saisit l’écoute. On a déjà dit toutes les qualités vivantes et palpitantes de ***La Vie est belle*** (3) : où le chant du violon exprime cette volonté d’insouciance et une espérance indéfectible pour le genre humain à travers une invitation à la danse / c’est un appel à la légèreté, avec des ornementations, libres, quasi improvisées, qui semblent

divaguer mais garder le cap salutaire, entre détermination et délire. Saluons surtout la belle complicité entre le piano (**Michaël Ertzscheid**) qui varie continuellement ; auquel répond l'énoncé juste, l'intonation crédible et tendrement humaine, l'élocution ardente et millimétrée du violon qui sait par sa souple volubilité, cultiver imagination et liberté avec une dose de tact très suggestif, là encore jamais appuyé dans aucun de ses traits. La musicalité rayonne, d'autant plus étourdissante qu'elle contraste avec le sujet de l'épisode cinématographique, plutôt grave voire terrifiant… Dans la fameuse prière de Yentl (***Papa, can you hear me?*** – plage 8), fixée dans la légende par la chanteuse Barbara Streisand, la vocalité du violon trouve là aussi l'intonation parfaite, entre intériorité et déclamation : la ligne s'embrase, devient brûlure, grâce à la délicatesse du violon. Tout en contraste et enchaînements maîtrisés, le programme sait aussi s'alanguir dans une indicible tristesse (***La passante du Sans-Souci*** de Georges Delerue, 10) ; auquel succède du même compositeur le ***Concerto de l'Adieu***, de ***la Rafle***, de plus de 9 mn : un gouffre sombre et âpre s'ouvre alors, mais tout en finesse. Enfin citons le dernier jalon : ***Les Insurgés / défiance*** dans une Suite développée (d'après James Newton Howard) qui touche tout autant par sa gravité tenace et mordante, mais pour lequel le violon rayonne toujours par son tact et sa finesse dans la ligne de chant qui articule constamment ; **Isabelle Durin** à mesure qu'elle nous fait traverser les paysages et les tableaux cinématographiques, malgré l'horreur de la barbarie, allège a contrario du sentiment de tragédie ; on s'incline devant l'honnêteté de l'intention et la probité du geste musical. Les deux complices s'entendent d'autant plus qu'ils ont façonné la réécriture des airs originaux, réussissant souvent de très belles transcriptions. Sans texte et sans sujet explicite, airs et mélodies dont il est question, affirme alors une abstraction purement poétique, où rayonnent l'élégance et l'éloquence d'un violon inspiré par sa quête, son devoir de mémoire, sa lumineuse conscience. Magistral.

_____

CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY). Enregistrement réalisé en mars 2017. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars et avril 2018.

TEASER VIDEO « Mémoire et cinéma » : le violon cinématographique d'Isabelle DURIN :



Track List

1- La Liste de Schindler/ Schindler's List : Thème (John Williams)

2- Oyfn Pripetshik/La Liste de Schindler (Mark Warshawsky)

3- La Vie est Belle/La vita è bella (Nicola Piovani/I.Durin, M. Ertzscheid)

4- Yiddish Mame (Arr.Dov Seltzer/M. Ertzscheid/I.Durin)

5- Yidl mitn Fidl (Abe Ellstein/I.Durin/M.Ertzscheid)

6- Un Violon sur le Toit/ Fiddler on the Roof (Jerry Bock/Arr. John Williams)

7- Un Violon sur le Toit : Ah ! Si j'étais riche/ Fiddler on the Roof : If I were a rich man ! (Jerry Bock/arr. A. Banaszkiewicz, I.Durin, M. Ertzscheid)

8- Yentl : Papa, can you hear me ? (Michel Legrand/ Arr. J. Williams)

9- Yentl : A piece of Sky (Michel Legrand/Arr. I.Durin, M. Ertzscheid)

10- La passante du Sans-Souci (Georges Delerue/ Arr. I. Durin/ M. Ertzscheid)

11- Le Concerto de l'Adieu / La Rafle (Georges Delerue)

12- La vie devant soi (Philippe Sarde/arr.I.Durin et M. Ertzscheid)

13- Le journal d'Anne Frank/Anne Frank's Diary (Alfred Newman/arr. I.Durin, M. Ertzscheid)

14- Suite : Exodus (Ernest Gold/ Arr. I.Durin, M. Ertzsdcheid)

15- Suite : Les Insurgés/Defiance (James Newton Howard/ Arr. I.Durin, M.Ertzscheid)

VIOLON ECLECTIQUE et LIBRE… GILLES APAP, « MUSICIEN DU XXIè SIECLE »



PARIS, Gaveau. Gilles APAP, le 28 mars 2018, 20h30. VIOLON ECLECTIQUE et LIBRE… GILLES APAP, « MUSICIEN DU XXIè SIECLE » : le compliment est du légendaire Yehudi Menuhin qui aura aussi permis au jeune Apap de se révéler à lui-même en se dépassant sur la scène. Entre répertoire classique, musiques contemporaines et songs traditionnelles, le violoniste Gilles Apap est un électron libre de la scène actuelle ; un voyageur éclairé, un lutin atypique qui dans ses concerts manie l'archer comme le pinceau du peintre : en esthète et en frère, s'adressant au public sans entraves ni décorum. Dans la beauté du geste, la franchise du son. Son sens de l'impro confère à ses interprétations une fraîcheur et une sincérité absolues qu'il faut vivre et éprouver d'urgence en concert.



Avec son complice, le pianiste **Itamar Golan**, le violoniste hors normes, Gilles APAP, présente un concert atypique, entre jazz et classique, romantisme et impro, **salle Gaveau à Paris, le 28 mars prochain**. Homme de contact, doué d'un charisme communicatif, Gilles Apap a depuis longtemps croiser les genres et les styles, réaliser des associations musicales éclectiques et électriques, élargi l'imaginaire de la musique classique, osant et réussissant des combinaisons, alliances, complicités souvent irrésistibles. De Janáček à Gershwin et Enesco en passant par les fiddles irlandais et les mélodies tziganes, son jeu passionné rétablit la place de l'incandescence et de la pulsion, du souffle et de l'énergie vitale dans chaque approche.

Bien avant la polyvalence tant recherchée aujourd'hui au sein des nouvelles générations d'instrumentistes, Gilles APAP marie et fusionne ce qui avant lui paraissait étranger, voire inconciliables. Pourtant grâce à la virtuosité libre et audacieuse qui est la sienne, jazz et classique s'exaltent dans un programme où la pulsion première, le sens du rythme et la maîtrise de l'improvisation, – en complicité totale avec son partenaire pianiste, Itamar Golan, réalisent le succès du programme. **LIRE NOTRE PRESENTATION COMPLETE du concert événement de Gilles APAP à Gaveau, le 28 mars 2018**

_____

Salle Gaveau, PARIS
Mercredi 28 mars 2018, 20h30



RESERVEZ
http://www.sallegaveau.com/spectacles/gilles-apap-violon

Gilles Apap, violon
Itamar Golan, piano

Programme :

JAZZ session
BRAHMS : Scherzo de la Sonate F-A-E
GERSHWIN : 3 Préludes
(arrangement pour violon et piano)

STRAVINSKY : Duo concertant
FIDDLE TUNES
JANACEK : Sonate pour violon et piano
SARASATE: Gypsy Airs

_____

SALLE GAVEAU
45-47 rue La Boétie
75008 PARIS
01.49.53.05.07

contact@sallegaveau.com



VIDEO, teaser : Mémoire et cinéma. La violoniste Isabelle Durin transpose mélodies et airs les plus entêtants du cinéma…



CD, annonce, présentation : Mémoire et cinéma. La violoniste Isabelle Durin transpose mélodies et airs les plus entêtants, nostalgiques et tendres, collectés au cinéma, sublimés par son violon transcripteur / explorateur. « **Mémoire et cinéma », le violon cinématographique d'Isabelle Durin…** L'âme vibre, les cordes s'alanguissent, espèrent, rayonnent par leur éloquence enivrée. Un parcours choisi qui revisite avec sensibilité ***Yentl***, ***Un violon sur le toit*** (forcément), ***La liste de Schindler***... TEASER VIDEO du cd Mémoire et cinéma par Isabelle DURIN, violon (1 cd **PARATY**).

VOIR LE TEASER VIDEO :

https://www.youtube.com/watch?v=dIRbAslXWrE&feature=youtu.be

VIDEO, teaser : Mémoire et cinéma. La violoniste **Isabelle Durin** transpose mélodies et airs les plus entêtants du cinéma… @CLASSIQUENEWS





Passionnée par le cinéma, la violoniste **Isabelle Durin** sélectionne 12 films, 12 compositeurs dont elle déduit un parcours pour deux voix, violon et piano où se retisse le fil ténu, fragile de la culture juive, à travers les thématiques très riches que développent les sujets de chaque séquence cinématographique : Yentl, Un violon sur le toit, La rafle, La vie devant soi jusqu'au plus récent La vie est belle… chaque

épisode né d'une transcription habile et allusive, parfois enjouée et subtilement dialoguée, invite à se reconstruire malgré le gouffre de l'horreur. Souvent c'est la pure innocence, une volonté d'insouciance mais aussi la prière viscérale énoncée en pleine conscience qui sublime la barbarie dont il est question. Jamais le violon n'épaissit le trait ; la ligne est fluide et précise, d'une irrésistible finesse… en complicité badine, dansante avec le piano. Magistral. CD CLIC de CLASSIQUENEWS de mars et avril 2018.

_____

CRITIQUE DU CD « Mémoire et cinéma » / Isabelle Durin & Michaël Ertzscheid.



CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY). Voilà un programme qui touche d'abord par la finesse de sa musicalité, la recherche d'un son flexible et chaleureux, doué d'une finesse d'intonation, idéalement en adéquation avec son sujet : l'âme juive, telle qu'elle transparaît et semble se réinventer à chaque séquence, à travers 12 films ici revisités. La valeur de la réalisation tient surtout à la complicité évidente entre les deux interprètes, violon et piano, d'une facétieuse entente, pleine d'équilibre et d'imagination dans ***La vie est belle*** entre autres, duo

jubilatoire par son sens des rebonds et des répliques… Evidemment aux côtés des deux indémodables ***Yiddish Mame*** et ***Yidl mitn Fidl***, ouvertement inscrits dans la mémoire, ***Le violon sur le toit*** (1971), est ici mosaïque et condensé de tous les visages de la tradition Ashkenaze ; la séquence semble incarner l'essence même du projet de la violoniste **Isabelle Durin**. L'agilité inspirée du violon dépasse l'évocation militante : elle atteint une poésie critique qui outre sa séduction mélodique immédiate, se pose la question du sens, de ce qui est dit voire suggérer entre les notes, sous l'articulation souvent brillante mais jamais creuse. **LIRE notre critique intégrale du cd « Mémoire et cinéma »**

_____

GRAND ENTRETIEN AVEC ISABELLE DURIN

GRAND ENTRETIEN avec la vioniste Isabelle Durin. ENCHANTEMENT D'UN VIOLON TRANSCRIPTEUR : dans son nouveau disque « ***Mémoire et cinéma*** » (1 cd PARATY), **Isabelle DURIN** revisite plusieurs airs et mélodies du cinéma… Avec la complicité du pianiste **Michaël Ertzscheid**, la violoniste inspirée a retranscrit pour son violon une collection de standards entêtants. Il est question d'une mémoire, celle du peuple juif, martyrisé, sacrifié…Comment dénoncer et dire la barbarie ? Comment en dépasser l'horreur ? Dans la prière la plus recueillie (Yentl), par la poésie pure, en recréation onirique

et légère (La vie est belle)… En finesse et subtilité, le duo violon / piano réactive tout ce qu'ont les partitions ainsi enchaînées, …de lyrique, tragique, déchirant. Inspiré, allusif, le jeu du violon réactive la puissance expressive de chaque séquence en un hymne hautement humaniste. **LIRE notre grande entretien avec Isabelle DURIN pour classiquenews.**

AGENDA

Les prochains concerts » Musique & cinéma », avec Isabelle Durin :

14 mai 2018 : Chapelle Sainte Marie d'en Haut, Musée Dauphinois à 19h45

3 juin : Synagogue d'Obernai à 18h

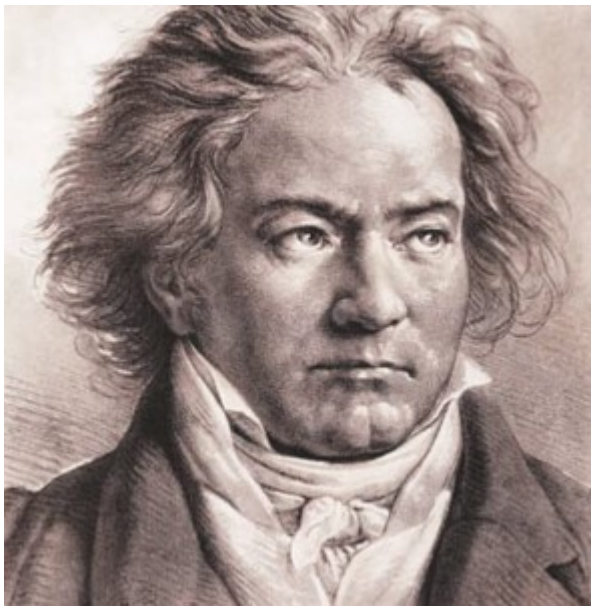
6 juin : Grande Synagogue de Bordeaux à 20h30
17 juin : Château d'Etelan à 17h

19 Août : Les Harmonies Estivales de Villeneuve-l'Archevêque à 17h

22 Août : Les rencontres musicales de Capvern à 21h

+ d'infos sur le site d'Isabelle DURIN, violoniste

Compte rendu, opéra, Nantes, Théâtre Graslin, le 16 mars 2018. Beethoven : Fidelio. Erki Phk / Philippe Miesch



Compte rendu, opéra, Nantes, Théâtre Graslin, le 16 mars 2018. Beethoven : Fidelio. Erki Phk / Philippe Miesch. Malgré les nombreux problèmes de la réalisation, le public, bienveillant et chaleureux, applaudit généreusement au terme de ce Fidelio, créé à Rennes la saison dernière. Pourtant n'est-ce pas Beethoven qu'on assassine, bien plus que Florestan ? **L'orchestre National des Pays de la Loire** s'y montre sous son plus mauvais jour dès l'ouverture, et la direction d' **Erki Pehk** n'y est pas étrangère. Un premier incident y succède : Dès la première scène, après l'introduction orchestrale, le rideau de scène est bloqué dans son ascension alors que commence le duo entre Marcelline et Jaquino. On découvre alors le décor minimaliste, constitué de panneaux noirs, et les costumes modernes conçus par **Philippe Miesch**, qui ne brillent pas par leur originalité. Des trappes, des passages s'ouvriront pour les besoins de l'action, jusqu'à ce que Fidelio et Jaquino, en uniformes de gardiens de prison, permettent aux détenus de trouver la lumière chaude de la cour de la forteresse. Au second acte, nous serons plongés dans le cachot de Florestan, avec un ingénieux système d'échelles descendant des cintres, côté jardin. Des éclairages de François Saint-Cyr, retenons le faisceau de lumière tombant

sur Florestan enchaîné.

C’est Beethoven qu’on applaudit ?



L’intrigue est suffisamment connue pour permettre de faire

l’économie de son résumé. Ouvrage fort, où les destins individuels – l’amour de Léonore et de Florestan – se conjuguent aux idéaux de justice, de liberté et de fraternité, Fidelio n’est pas aisé à monter en scène. La direction d’acteurs ne s’improvise pas, et son absence est source de nombre d’invraisemblances, d’outrances, voire de contresens. Ainsi le fait que Fidelio/Léonore, auxiliaire du garde-chiourme, apparaisse dès le début en uniforme de la pénitentiaire et armé, alors qu’il est dramatiquement essentiel qu’il dissimule l’arme qu’il opposera à Pizarro. Son jeu altère sa crédibilité. Les exemples pourraient être multipliés des défaillances dramatiques qui interdisent à l’ouvrage de s’élever, conformément à son idéal, jusqu’au tableau final, musicalement bouleversant, qui semble ici banal.

Claudia Iten est Fidelio, une grande soprano lyrique, jeune, vive, dont la voix à l’ambitus large prend des couleurs séduisantes, aux aigus faciles comme aux graves soutenus. Bien que l’ orchestre soit à la peine, son air « Komm Hoffnung » nous touche par sa sincérité. Malgré les défaillances dramatiques de son jeu, elle est un vrai Fidelio vocal. Le rôle le plus lourd, le plus exigeant qui vient ensuite est celui de Rocco. Comble de malchance, **Christian Hübner**, aux moyens vocaux impressionnants, est victime d’une sérieuse bronchite qui fera douter qu’il puisse aller au bout de l’ouvrage. Il assurera cependant le second acte pour sauver la production. Son chant s’en trouve évidemment altéré. Quant à incarner le gardien de prison, obéissant, vénal, qui se refuse à tuer froidement Florestan, mais qui ne voit aucun inconvénient à le laisser mourir à petit feu, bon père de famille, sachant se montrer généreux, c’est une autre affaire. La complexité psychologique de ce bourreau ordinaire n’apparaît pas, le personnage est superficiel, simpliste, sorte de Papageno dont il lui arrive de prendre les accents. Pizarro, le gouverneur-tyran qui a arbitrairement enfermé Florestan, son rival, défenseur des libertés, est chanté par

Anton Keremedtchiev, solide baryton bulgare, au chant irréprochable, mais dont la noirceur – qui sera celle de Scarpia dans Tosca – demeure en-deçà des attentes. Le rôle de Florestan est confié à **Donald Litaker**, vénérable ténor dont la technique, admirable, lui permet de donner vie à notre héros : Son « Gott » (sol aigu) remarquablement projeté et tenu est splendide, tout comme « In des Frühlingstagen », dont la force expressive tient aussi dans la vraisemblance vocale d'un détenu épuisé, affamé. **Andreas Früh** est Jaquino, le portier de la prison : ténor mozartien, dont on présume qu'il doit composer un bel Ottavio. Le ministre salvateur, porteur des qualités exaltées par Beethoven, est un jeune baryton espagnol d'origine mexicaine. La maturité, l'autorité lui font encore défaut pour imposer ce personnage. Nous avons gardé le meilleur pour la fin : la Marcelline d'Olivia Doray, un remarquable soprano au chant souple, sonore, clair et bien timbré dans toute la tessiture. Non seulement la voix est des plus belles, mais le jeu s'accorde parfaitement au personnage, jeune, passionné. Espérons l'écouter prochainement dans Mozart !

Si les airs sont peu nombreux, les ensembles abondent et sont vocalement toujours bien réglés. Par contre, l'orchestre traduit de multiples faiblesses (précision, justesse, dynamique), et la direction ne semble pas avoir compris la portée de l'œuvre : nerveuse, souvent précipitée, imprécise, avec des balances qui – parfois – se réalisent au détriment du chant. La richesse de l'écriture mérite mieux. Les chœurs, malgré les tempi imposés par le chef, se tirent bien d'affaire : l'émission est claire, sonore, bien articulée, et les déplacements sont ici irréprochables. Ce soir, Fidelio, Marcelline et les chœurs ne suffisent pas à sauver ce singspiel exigeant, où l'esprit ne souffle pas.

_____

Compte rendu, opéra, Nantes, Théâtre Graslin, le 16 mars 2018. Beethoven : Fidelio. Erki Pehk / Philippe Miesch. Crédit photos © Jef Rabillon – Angers Nantes Opéra

---

Compte rendu, opéra. TOURS. Opéra, le 16 mars 2018. Donizetti : L'Elisir d'Amore. Jean / Sinivia

Compte rendu, opéra. TOURS. Opéra, le 16 mars 2018. Donizetti : L'Elisir d'Amore. Jean / Sinivia. Compte rendu, opéra. TOURS. Opéra, le 16 mars 2018. Donizetti : L'Elisir d'Amore. Barbara Bargnesi, Gustavo Quaresma, Mikhael Piccone, Marc Barrard… Choeurs de l'opéra, Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours. Samuel Jean, direction musicale. Adriano Sinivia, mise en scène.

Le plus chaleureux bijoux comique de Donizetti vient fondre la glace hivernale à l'Opéra de Tours! La production de l'Opéra de Lausanne, signée Adriano Sinivia, est assurée par une

distribution rayonnante de jeunesse. Les choeurs et orchestre de l’opéra interprètent l’œuvre légère avec un charme indéniable. Un melodramma giocoso succulent malgré les bémols.

Une comédie romantique pas comme les autres





Donizetti, grand improvisateur italien de l'époque romantique (au début du siècle), compose L'Elisir d'Amore en deux mois (pas en deux semaines!) en 1832. Le texte de Felice Romani s'inspire du livret de Scribe pour l'opéra d'Auber « Le Philtre », dont la première a eu lieu un an auparavant. L'opus est une comédie romantique en toute légèreté, racontant l'amour contrarié du pauvre Nemorino pour la frivole et riche Adina, et leur lieto fine grâce à la tromperie de Dulcamara, charlatan, et son magico elisire. Une œuvre d'une jouissance infatigable, véritable cadeau vocal pour les 5 solistes, aux voix délicieusement flattées par les talents du compositeur.

Le jeune ténor brésilien Gustavo Quaresma dans le rôle de Nemorino est tout tendre et touchant, bondissant à souhait sur le plateau, avec du swing dans les ensembles et très mignon dans les solos. L'archicélèbre romance du 2e acte « Una furtiva lagrima » est son sommet d'expression vocale ; il y rayonne de chaleur et d'humanité. A ses côtés, la soprano Barbara Bargnesi dans le rôle d'Adina, interprète avec brio le rôle coquin de la jeune femme gâtée par la nature, bien née, et bien dôtée. Sa prestation vocale est fabuleuse, son timbre charnu et la virtuosité insolente dans les nombreuses vocalises touchent l'auditoire, et compensent les très peu nombreux défaut de justesse. Elle est aussi excellente actrice, convaincante dans l'espièglerie comme dans le pathos final.
Le Dulcamara de Mark Barrard est une force comique d'un magnétisme assumé. Sa performance captive,… et par sa voix large et saine, et par son jeu d'acteur, malin et vivace à souhait ! Le Belcore de Mikhael Piccone est un cas particulier. S'il joue très bien le rôle du grand beau-gosse militaire insouciant et prétentieux, avec un je ne sais quoi

d’élégant dans sa posture et sa plastique, aussi avec sa musique plutôt rustique au charme facile, l’affectation dans la voix, plutôt drôlissime, empêche parfois la projection. Nous apprécions les qualités de la Giannetta de Julie Girerd, soliste des choeurs de l’opéra sous la direction d’Alexandre Hervient. Remarquons d’ailleurs l’excellente prestation du choeur, en très bonne forme : il est de bout en bout réjouissant !

L’Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours est dans la meilleure des formes également. Sous la direction de Samuel Jean, les bois se distinguent souvent, et la couleur mélancolique ressort davantage avec le choix de tempi parfois ralentis. Donizetti se distingue par son don incroyable des sensations et des sentiments sincères dans la texture même de la musique. La caractérisation musicale est incroyable et d’un naturel confondant (à l’opposé de la farce délicieuse d’un Rossini plus archétypale à notre avis). Dans ce sens, la production d’Adriano Sinivia, avec les décors magistraux de Cristian Taraborrelli s’accorde à ces aspects. Il s’agît là d’un mélodrame joyeux d’un petit monde gigantesque, où des personnages simples s’adonnent à une vie simple dans les prés, épicée des péripéties sentimentales grâce à l’oeuvre d’un charlatan/entremetteur. Fortement recommandé à nos lecteurs pour guérir tous les maux ! **Encore à l’affiche demain, le mardi 20 mars 2018.**

_____

CRITIQUE, opéra. TOURS. Opéra, le 16 mars 2018. Donizetti : L’Elisir d’Amore. Jean / Sinivia. Barbara Bargnesi, Gustavo Quaresma, Mikhael Piccone, Marc Barrard… Choeurs de l’opéra, Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours. Samuel Jean, direction musicale. Adriano Sinivia, mise en scène. Illustrations : © Marie Pétry